

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 37 (2007)
Heft: 10

Artikel: Franz Weber "La bataille n'est pas finie"
Autor: Pidoux, Bernadette / Weber, Franz
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-826949>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Franz Weber

«La bataille n'est pas finie»

A 80 ans, Franz Weber reste l'infatigable trublion qu'on a connu lors de ses grands combats pour la préservation de Lavaux ou des Baux-de-Provence. Ecologiste avant l'heure, il s'est toujours battu et continue de se battre contre le saccage de la nature.

La silhouette juvénile de Franz Weber, en jean et chemise bleue comme ses yeux, se profile dans les jardins de sa fondation, dans l'idyllique quartier des Villas du Bochet à Clarens. C'est dans l'une de ces maisons de la fin du 19^e siècle que vit le défenseur de la nature. Dans les bureaux de sa fondation, où il nous reçoit, s'amonceillent les journaux, tracts et autres documents qui témoignent de son intense travail pour alerter l'opinion publique sur les méfaits de l'urbanisation galopante qui gangrène notre planète.

Avec l'âge, l'homme a gagné en douceur, mais au fil de la conversation, il retrouve ce ton vénétement qui l'a rendu célèbre. Des bébés phoques aux réserves africaines, de l'hôtel de Giessbach à la bretelle de la Perraudettaz, Franz Weber s'est dépensé sans compter. Apprécié de certains, mais aussi copieusement détesté et raillé par d'autres, il est devenu une vraie figure politique de notre pays, sans jamais avoir appartenu à aucun parti.

– Franz Weber, vous venez de fêter vos 80 ans. Comment vous sentez-vous ?

– Comme à 30 ans! J'ai toujours autant d'énergie!

– Lavaux est entré au patrimoine de l'Unesco, n'est-ce pas un des plus beaux cadeaux d'anniversaire dont vous pouviez rêver?

– C'est formidable! C'est pour moi le couronnement d'une longue lutte. J'ai commencé la campagne «Sauver Lavaux» en 1972. J'ai été alerté par des vignerons vaudois, alors que j'étais journaliste à Paris. Ils se sont adressés à moi parce que j'avais déjà mené une bataille pour l'Engadine et pour Les Baux-de-Provence. Je connaissais bien la région de Lavaux. J'y emmenais souvent des amis français, en leur disant: «Je vais vous montrer un pur chef-d'œuvre.» Lavaux, un paysage façonné par la main de l'homme en respectant la nature, c'est un

Lausanne. La pression pour construire des villas était énorme à l'époque.

– Le prix du terrain est devenu exorbitant, et les vignerons qui héritent d'un domaine ont des difficultés à s'en sortir. Qu'en pensez-vous?

– Il faut changer la loi, l'Etat doit renoncer aux impôts de succession, simplement, pour que les vignerons gardent leur outil de travail. Cet impôt, c'est du vol!

– Certains vignerons vous soutenaient en 1972, mais pas tous. Était-ce dur à vivre, ce climat de haine et de moquerie ?

– Non, je n'en ai pas souffert. On m'appelait le Parisien de Bâle, parce que j'étais journaliste à Paris. Je n'étais pas rompu à toutes les subtilités de la démocratie suisse. J'ai dû me renseigner auprès d'un juriste qui m'a parlé de la possibilité d'une initiative cantonale. Alors je me suis dit: rira bien qui rira le dernier!

«Je me suis dit: rira bien qui rira le dernier!»

exemple merveilleux. Les villages anciens y respectent la nature. Tout y était concentré, les maisons étaient serrées les unes contre les autres pour ne pas empiéter sur les vignobles. Si nous n'avions rien fait, il y aurait maintenant une ville ininterrompue entre Vevey et

– La presse utilisait un vocabulaire fleuri à votre égard. Comment avez-vous vécu cette période?



Philippe Dutoit

— C'était fou comme j'étais attaqué. Un journaliste comme Bertil Galland, dans *24 heures*, était contre moi, et maintenant il est à 100% pour ce que je fais. «Franz Weber avait raison», c'est ce qu'il a écrit encore dernièrement! Colette Murat, dans la *Gazette de Lausanne*, me soutenait. Cela devenait une lutte entre journaux. Elle avait écrit au tout début de mon action: «J'ai rencontré un croisé». Une image qui m'est restée.

— Vous étiez un précurseur. Que pensez-vous de tous ceux qui font de l'écologie aujourd'hui?

— Le mot «écologie» n'existe pas dans les années 70, la protection des sites non plus. Malgré tous ces mouvements écologistes, je trouve qu'il y a une grande détérioration de la nature de nos jours. Actuellement, je m'inquiète beaucoup de

ces capitaux étrangers en fuite qui s'investissent en Suisse. Nos stations de montagne sont défigurées par cette spéculation. C'est pourquoi j'ai lancé «Sauver le sol suisse», une action pour laquelle nous récoltons actuellement des signatures.

— Etes-vous soutenu par les écologistes ?

— Je ne demande jamais rien aux autres, ils m'appuient s'ils le veulent. Je fais tout moi-même. Il faudrait que l'écologie fasse partie de tous les programmes politiques, mais pas seulement comme alibi. Il faudrait que ce soit sincère...

Tenir tête

— N'êtes-vous pas découragé de devoir toujours engager de nouvelles actions?

— Non, la bataille n'est jamais finie, je le sais. A propos de Lavaux, j'ai tout de même été choqué quand on a voulu supprimer la protection de Lavaux de la nouvelle Constitution cantonale, en 2002! Même les Verts disaient que ce n'était plus nécessaire de garder ce texte. Je me suis dressé contre cela. Je l'avais dit publiquement, je lancerai une nouvelle initiative et trente ans après, le peuple m'a de nouveau suivi à 87% et même plus à Lausanne! C'était formidable.

— On peut dire que vous êtes têtu!

— Oui, et je l'ai toujours été. Je n'avais pas dix ans et on voulait me faire changer d'école et moi j'ai dit, non, je ne l'accepte pas! Alors je suis allé voir le recteur, un homme très sévère et impressionnant. J'étais debout devant ce grand monsieur et je lui ai dit: «Je →



Philippe Dutoit

«Il y a tant de causes à défendre et le temps passe si vite.»

veux rester dans cette école.» J'ai fondu en larmes et j'ai vu cet homme avec une larme au coin de l'œil. Après quelques questions, il a accepté. Mes professeurs n'en croyaient pas leurs oreilles!

– Qu'est-ce qui vous a forgé ce caractère dès l'enfance ?

– Ma mère est morte alors que je n'avais pas dix ans et j'ai été placé dans un home catholique. En allant à l'école le matin, je devais faire une longue marche, mais je croisais mon père sur le pont du Milieu à Bâle et je pouvais le saluer.

– Vous viviez à Bâle. Quel contact aviez-vous avec la nature ?

– Avant la mort de ma mère, nous vivions en lisière de forêt, et je passais mon temps à patauger dans la rivière et dans les bois. J'étais un enfant solitaire et assez indépendant. A 4 ou 5 ans, je filais tout seul et mes parents s'inquiétaient beaucoup. Quelqu'un m'a récupéré un jour au bord du Rhin, je pleurais, je ne savais plus du tout où j'étais! Ce monsieur m'a ramené à la maison, heureusement que ce n'était pas un pédophile!

– Quel métier rêviez-vous d'exercer, enfant ?

– Je voulais être conducteur de train. J'allais seul à la gare et je discutais avec les conducteurs de train, je leur demandais où ils allaient, s'ils

connaissaient le Grütli ou telle et telle montagne. J'adorais regarder les cartes de géographie et j'apprenais l'altitude des sommets par cœur. Quelle déception quand on a corrigé la hauteur du Cervin et de la Jungfrau!

– Aviez-vous l'occasion de faire des excursions à cette époque ?

– Je me souviens d'un petit voyage que nous projetions de faire avec l'école. Nous devions aller au Grütli; la sortie coûtait 5 francs. Les autres parents ont refusé, alors nous sommes allés à Bienne pour trois francs. Quelle tristesse, j'en ai pleuré longtemps, même si Bienne était une jolie ville!

– Êtiez-vous intéressé par la politique, adolescent ?

– Je me souviens des fils de fer barbelés de la guerre. Les ponts à Bâle étaient minés, au cas où les Allemands auraient débarqué en Suisse. Je me rappelle des discussions passionnées entre enfants. Je détestais Hitler et je disais aux autres qu'il allait perdre. J'ai toujours eu horreur de l'oppression. Longtemps, j'ai détesté l'Allemagne, je n'y suis allé qu'en 1959, incroyable non, pour un Bâlois? Je me suis donc tourné vers la culture française.

– Aujourd'hui, vous pensez en français ?

– Oui, maintenant, je pense en français, mais si je séjourne en Suisse allemande quelque temps, je me mets à nouveau à penser en allemand.

Une histoire de famille

– Vous êtes un solitaire, mais à vos côtés il y a votre femme! Vous a-t-elle toujours appuyé ?

– Oui. Je l'ai rencontrée lors de la campagne en faveur de Sempach. Elle était en vacances chez des paysans de la région. Elle avait entendu dire qu'un certain Weber allait venir, un drôle de type! Mais elle a su dépasser cette mauvaise image de moi! Et nous nous sommes

mes mariés en 1974. Elle a toujours partagé les luttes avec moi. Parfois, elle me trouvait un peu fou, comme pour Giessbach.

– Qu'avait-elle dit alors ?

– Rien justement, elle restait silencieuse et je voyais bien qu'elle trouvait cet hôtel abandonné lugubre, alors que moi je trouvais cela tout à fait romantique. Un oiseau est venu taper contre une vitre. Il est tombé sur un toit en tôle rouillée. Et puis je l'ai vu se redresser et s'envoler à nouveau, c'était comme un signe de renouveau !

– Votre fille suit aussi vos traces.

N'a-t-elle pas souffert des attaques que vous subissiez ?

– Elle a fait l'école hôtelière, parce qu'elle aimait beaucoup Giessbach. Elle a vécu avec nous toutes ces histoires. Mais ce n'était pas toujours drôle pour elle, elle était obligée d'aller dans des écoles privées, pas à l'école publique, à

Le calumet de la paix

En se battant pour Lavaux, Franz Weber ne s'est pas fait que des amis. Mais un mois après l'inscription du site vaudois au Patrimoine mondial de l'Unesco, le bouillant écologiste s'est vu offrir une vigne, située sur la commune de Puidoux. Cinq vignerons lui ont symboliquement offert cette parcelle de 40 m². La vigne, située dans l'appellation Saint-Saphorin, compte neuf souches qui devraient produire cinquante bouteilles de vin blanc. «Franz Weber a eu assez de coups de griffes de la part de la grande majorité des vignerons pour mériter cela», a expliqué l'un des donateurs. Le défenseur de la nature a également été invité à la fête officielle en l'honneur de l'inscription au Patrimoine. Weber deviendrait-il prophète en son pays ?

– Eh oui, et c'est le plus bel hôtel de Suisse maintenant ! Mais il ne faut pas dire trop souvent que j'ai 80 ans, je vais finir par le croire et les avoir vraiment.

– Demeurez-vous optimiste ?

– Je suis toujours optimiste, on n'a pas le droit d'être pessimiste. A toute époque il y a des gens bien, des associations magnifiques qui luttent pour un tas de choses. Bien

sûr, je suis choqué de voir qu'il y a des enfants qui meurent toujours de faim, au 21^e siècle. Je ne le supporte pas et j'aimerais pouvoir faire quelque chose ! Mais je ne peux pas tout faire, alors je me dis qu'il y a de très bonnes organisations dans ce domaine. Et j'essaie

de me concentrer sur des choses qui, ici, le méritent, comme la sauvegarde de nos paysages. Avec tout cela, je ne vois pas le temps passer.

– Que pensez-vous de la classe politique ?

– Qu'elle ne suit pas toujours ce que veut le peuple. C'était flagrant dans le cas du projet de la bretelle d'autoroute de la Perraudettaz. Il faut se souvenir que Delamuraz et Chevallaz et beaucoup d'autres syndics voulaient qu'une autoroute à quatre voies traverse Ouchy ! Ils m'ont dit : vous n'avez aucune chance, tout le monde est pour ! Et moi j'ai pensé : tant qu'un condamné à mort n'est pas exécuté, on peut le sauver ! Je me suis battu comme un fou, je convoquais la presse depuis une cabine téléphonique, je lançais mes initiatives. Et le peuple a compris que ce projet était une catastrophe. L'ironie du sort, c'est que maintenant monsieur Delamuraz a sa statue à Ouchy, là où devait passer sa bretelle d'autoroute !

– N'avez-vous jamais songé à créer votre propre parti politique ?

– J'ai toujours voulu rester libre et indépendant. ■

«J'ai toujours voulu rester libre et indépendant.»

cause des ennuis qu'elle encourrait. Nous avons quand même eu la police à la maison ! Elle se souvient bien de ce climat de violence et de menace.

– Avez-vous fêté vos 80 ans à Giessbach ?

Mes préférences

Une couleur	Bleu
Une fleur	Toutes
Une odeur	Le tilleul
Un plat	Des fruits
Un pays	La Suisse
Un compositeur	Beethoven et Bach
Un écrivain	Tolstoï
Un film	Un western: <i>L'Homme des Vallées perdues</i>
Une qualité humaine	La générosité
Une personnalité	Denis de Rougemont
Un animal	Le chat, le chien, le mouton... tous !
Une gourmandise	Un sorbet

Rens. Fondation Franz Weber,
case postale 1, 1820 Montreux,
tél. 021 964 24 24 / 964 37 37,
www.ffw.ch